

Jacques Schecroun

UNE AUTRE FAÇON
D'AIMER



UNE AUTRE FAÇON
D'AIMER

Infographie: Chantal Landry
Révision: Patricia Juste
Correction: Céline Vangheluwe et Odile Dallaserra

Données de catalogage disponibles auprès de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP* inc.
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télocopieur: 450-674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Quebecor Media inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Téléphone: 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télocopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télocopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télocopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes:
Téléphone: 41 (0) 26 467 53 33
Télocopieur: 41 (0) 26 467 54 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20
Télocopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

01-15

© 2015, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4225-6

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.



**Conseil des Arts
du Canada** **Canada Council
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre
du Canada pour nos activités d'édition.

Jacques Schecroun

UNE AUTRE FAÇON
D'AIMER

Joie, joie, joie, pleurs de joie.
BLAISE PASCAL, «*Mémorial*»

Avant-propos

*Il le faut avouer, l'amour est un grand maître
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être*
MOLIÈRE, *L'École des femmes*

Que de larmes versées dans une vie d'homme ! Que de larmes, n'est-il pas vrai ? Ce qui avait fait dire au Bouddha qu'« il y a plus de larmes versées sur la terre qu'il n'y a d'eau dans l'océan ».

Certes, de toutes celles qui ont coulé, il en est beaucoup qui, hélas, étaient inévitables parce que justifiées par des circonstances douloureuses, voire quelquefois insoutenables. Mais combien d'autres ne l'étaient pas ou ne l'étaient pas tant que cela ? Combien de conflits, en effet, aurions-nous pu nous éviter ? Combien de malentendus, de déchirures, de blessures aurions-nous pu nous épargner ? De combien de nos misères, de combien de nos peines aurions-nous pu nous dispenser ? Et fallait-il vraiment, faut-il vraiment, comme le chantait Édith Piaf, « tant et tant de larmes pour avoir le droit d'aimer » ?

Ces questions, pour ce qui me concerne, je ne me les suis pas toujours posées et lorsque je revois le jeune homme que j'étais vers la fin des années 1960, rien ne laissait prévoir qu'un jour viendrait où elles m'interpelleraient. Rien ne semblait me prédestiner à écrire cet ouvrage.

Ainsi, du temps où je décrochais le diplôme qui devait me permettre de devenir avocat, j'étais convaincu, aveuglé par ma juvénile ambition, que ce sésame m'ouvrirait définitivement les portes de la réussite à tous points de vue, et même si la philosophie avait quelque peu enthousiasmé mes dix-sept ans qui, alors, n'étaient pas si loin, j'étais à des années-lumière de me poser des questions existentielles. Mes premiers chagrins d'amour, chagrins tout à la fois incommensurables sur le moment et bien éphémères au bout du compte, semblaient, paradoxalement, donner plus encore d'attrait aux flèches de Cupidon et, tout en aspirant au grand amour, il est évident que je n'envisageais guère une façon d'aimer qui ne soit pas gorgée de larmes. D'ailleurs, lorsqu'un jour j'étais tombé sur les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke où il écrivait que les jeunes gens ne savent pas aimer, je me souviens de m'être fort présomptueusement moqué ! Non, mais ! pour qui se prenait-il, celui-là ? C'était évident que, moi, je savais aimer !

Sans doute a-t-il fallu, au cours des années qui ont suivi et jusqu'au tour de la trentaine, bien des larmes pour me rendre compte que je faisais fausse route, bien des larmes pour n'en plus pouvoir de mes souffrances, bien des larmes pour, disons-le, vaincre mes résistances – qui n'étaient pas des moindres –, bien des larmes pour accepter de reconnaître mon mal de vivre et pour me résoudre à demander de l'aide afin de tenter de m'en guérir.

Je ne me doutais pas, alors, en entreprenant cette démarche qui, dans mon esprit profane, ne devait durer que le temps de quelques séances, que c'était faire le premier pas du plus difficile, mais aussi du plus délicieux de tous les voyages. Je ne soupçonnais pas que je prenais le chemin d'une autre façon d'aimer, celle-là même dont, sans la nommer ainsi, parlait Rilke, auquel, adolescent, je n'avais rien compris. Une autre façon d'aimer, « œuvre suprême, disait-il, dont toutes les autres ne sont que les préparations ». Une autre façon d'aimer qui n'avait plus besoin de « tant et tant de larmes ». « Une autre façon de m'aimer moi-même,

une autre façon d'aimer l'autre, une autre façon d'aimer la vie, une autre façon d'aimer Dieu. Une autre façon d'aimer qui ne dépend de nul autre que de soi; une autre façon d'aimer qui ne détruit ni ne juge, ni n'envahit ni n'offense, ni n'attend ni ne blesse; une autre façon d'aimer libérée des mémoires du passé, allégée du fardeau de la peur, dépêtrée des vieilles croyances et déliée des anciens schémas répétitifs; une autre façon d'aimer qui ne subit pas, qui voit toujours en l'autre un miroir de soi-même et qui rend à chacun la totalité de sa puissance; une autre façon d'aimer qui s'enrichit de tout ce qui est; une autre façon d'aimer qui participe de l'idée que nous ne sommes qu'un et qu'il y a assez de tout pour tous; une autre façon d'aimer qui ne doit rien à personne et qui n'a rien d'autre à faire qu'à être; une autre façon d'aimer qui a changé ma vie¹. »

Ce ne fut pas sans difficulté, car ce n'est pas en claquant des doigts qu'on change des millénaires de façon d'aimer et qu'on crée un barrage à des torrents de larmes coulées. Ce n'est pas juste en disant: « Ah, j'ai compris! » qu'on renonce à posséder l'autre quand on a toujours considéré qu'il n'y avait rien de plus normal que de s'appartenir mutuellement. Ce n'est pas parce qu'on a suivi un cycle de conférences ou participé à une série de séminaires qu'on fait confiance à l'autre quand on a toujours été jaloux, ni qu'on se fait confiance à soi-même quand on a toujours eu peur de tout! Ce n'est pas parce qu'on a lu les meilleurs auteurs sur le sujet qu'on cesse de juger et de critiquer quand des générations avant soi ont été des modèles de médisance! Ce n'est pas non plus juste le fait de consulter qui nous pousse à tourner le dos à la souffrance et aux larmes qui l'accompagnent. Ce fut d'autant moins sans difficulté, dans mon cas, qu'à chaque fois qu'une étape semblait avoir été franchie, une épreuve de taille survenait comme pour vérifier que la leçon avait été non seulement bien comprise mais bien intégrée. Ce n'est d'ailleurs toujours pas sans difficulté, et sans doute n'aurai-je pas assez de cette vie pour savoir m'éviter les tourments et pour être totalement et définitivement dans cette autre façon d'aimer.

Toujours est-il qu'en 2003, il m'est venu à l'idée, comme pour m'y aider davantage, de créer un grand festival portant ce nom, « Une autre façon d'aimer ». Mon intention était aussi de permettre à d'autres de saisir la chance que j'avais eue moi-même, une vingtaine d'années plus tôt, de découvrir cette autre façon d'aimer. J'ai donc invité des auteurs et des conférenciers qui avaient écrit sur ce sujet à venir en parler et c'est ainsi que j'ai eu le privilège d'accueillir, au fil des ans, d'éminentes personnalités venues de tous les coins de France, mais également de Belgique, des États-Unis et du Canada². Beaucoup sont devenus mes amis et c'est une joie constante d'œuvrer avec eux dans le sens d'une autre façon d'aimer. Ils ont enrichi ma pensée, ouvert de nouvelles pistes de réflexion et, sans trop le savoir, ils m'ont aidé à élaborer davantage encore cette autre façon d'aimer qui n'a nul besoin de « tant et tant de larmes » et qui a donné tout son sens à ma vie.

Le plus fort est qu'en 2011, après quelque quatre décennies d'exercice de la profession d'avocat, j'ai été invité par le barreau de Bruxelles aux côtés, notamment, d'Éric-Emmanuel Schmitt et de Thomas d'Ansembourg, à donner une conférence dans le cadre d'une journée intitulée « Une autre façon d'être avocat », laquelle façon participe aussi, on l'aura compris, d'une autre façon d'aimer, puisqu'il y a été question d'être « déterminé sans être farouche, puissant sans être méchant, audacieux sans être agressif ». La boucle, d'une certaine façon, était bouclée.

Reste qu'à l'occasion de la dixième édition du festival qui a lieu chaque automne à Cabourg, en Normandie, d'aucuns m'ont suggéré de consacrer un livre à cette autre façon d'aimer qui me tient tant à cœur.

Puisse cette autre façon d'aimer, objet de cet ouvrage, devenir la vôtre et puissent vos larmes n'être plus que de joie.

CHAPITRE 1

Les « si » en bémol

Que vous disait-on, lorsque vous étiez enfant, qu'il vous arriverait si vous n'étiez pas sage? Qu'un monstre allait venir vous chercher? Que vos parents iraient vous échanger contre un autre plus gentil que vous? Ou, pire encore, vous chantaient-ils, comme dans une célèbre berceuse que des générations de parents francophones ont chantée et chantent encore à leurs enfants, que «papa partira[it]»? Vous en connaissez probablement le premier couplet: «Maman est en haut/Qui fait du gâteau/Papa est en bas/Qui fait du chocolat...» Après le refrain, «Fais dodo, Colas mon p'tit frère», certaines versions comportent un deuxième couplet qui dit: «Si tu fais dodo/Maman vient bientôt/Si tu ne dors pas/Papa s'en ira.»

LA TERRIBLE MENACE D'ÊTRE PRIVÉ D'AMOUR

Ce sont des choses comme cela, ne nous en déplaise, qu'on nous répétait sans cesse; c'est ce genre de paroles bien peu innocentes, même si nous l'avons oublié et même si nous refusons d'y accorder un tant soit peu d'importance, qu'on fredonnait au-dessus de notre lit à barreaux lorsque nous n'étions pas plus hauts que trois pommes. Si nous étions... comment dit-on?... ah oui! capricieux, le risque était majeur et la sanction, absolument terrible.

Incroyable, non? On disait à un enfant d'un an ou deux qui avait mal au ventre, qui n'avait pas sommeil, qui faisait ses dents, non seulement que l'amour de ses parents ne lui était pas acquis, mais qu'il devait le mériter et que, par conséquent, il pouvait le perdre. On lui signifiait qu'il n'était certainement pas aimable en lui-même, puisqu'il devait, pour être aimé, se conformer à ce qu'on attendait de lui.

Et, assez souvent, on s'y prenait de la façon la plus efficace pour que ça lui rentre bien dans le crâne. On le faisait, entre autres, en chansons. N'avez-vous pas remarqué qu'on n'a jamais oublié, ou si peu, les années passant, ni les paroles mettant en scène le roi Dagobert ou le bon vieux Charlemagne ni, pour les latinistes, les «*rosa, rosae, rosam*»? C'est évidemment parce que le pouvoir de persuasion de ce qui a été mis en musique est considérable. Quelque soixante-dix ans après qu'on les leur a fait reprendre en chœur, chaque matin, sous le préau de l'école, les Français les plus âgés se souviennent encore des paroles apprises à la gloire de Pétain qui allait ensuite signer la capitulation de la France: «*Maréchal, nous voilà, devant toi, le sauveur de la France...*» Et les jeunes Allemands enrôlés de force à quatorze ou quinze ans dans la Hitlerjugend n'allaient, sans doute, jamais réussir à effacer de leur mémoire les mots suivants, même si, toute leur vie après la guerre, ils le désireraient très fort: «*Nous sommes la jeunesse hitlérienne, nous n'avons pas besoin de vérité chrétienne, car Adolf Hitler est notre meneur, et toujours notre intercesseur.*»

Certes, il ne faut pas exagérer le message contenu dans *Fais dodo, Colas mon p'tit frère*, mais tout de même! Il est sûrement venu bien souvent, dans l'enfance de tout un chacun, conforter la menace, maintes autres fois exprimée, qu'en guise de punition, l'amour de nos parents nous serait retiré si nous ne finissions pas notre assiette, si nous n'avions pas de bonnes notes à l'école, si nous n'arrêtons pas immédiatement de bouder ou de pleurer, si, si et si et encore si.

UNE BONNE FESSÉE

Et que nous disait-on encore qu'il nous arriverait si nous n'étions pas sages ? Que nous allions recevoir une bonne fessée, une sacrée volée, une raclée ou une gifle dont nous nous souviendrions. Selon une enquête de l'UFE³, 95 % des Français disent avoir reçu des fessées au cours de l'enfance, tout comme, d'après une autre étude⁴, 81 % des mamans canadiennes interrogées. De la sorte, en n'étant soi-disant pas sages, nous courions non seulement le risque de perdre l'amour, mais aussi celui d'être battus, humiliés, maltraités par ceux-là mêmes qui nous avaient donné la vie.

Aussi est-ce un amour capable de menaces et de violence qui nous a servi de modèle. Sur tous les continents, sous toutes les latitudes, dans toutes les cultures, sous l'empire de toutes les religions, sous tous les régimes politiques, le pouvoir du « si » et de la menace qu'il contient est certainement le premier et le plus ravageur d'entre tous.

De l'Orient à l'Occident, du pôle Sud au pôle Nord, « si » fait courber les échine et, tel un tyran qui fait régner la terreur, il obtient des plus récalcitrants qu'ils se soumettent à son joug.

.....

Tomislav, un garçon d'origine serbe prenant le micro durant une conférence, raconte :

Quand j'étais gosse, au Kosovo, c'était avant la partition de la Yougoslavie, mes parents me disaient souvent que si je n'étais pas sage, les Albanais, autrement dit les méchants, viendraient me chercher, qu'ils me mettraient dans un sac, m'emporteraient dans leur village et, une fois là-bas, qu'ils me découperaient en petits morceaux.

J'ai appris plus tard que, de l'autre côté, c'est à peu de chose près ce qu'on disait aux enfants kosovars, sauf que les méchants, pour eux, c'étaient nous, les serbes.

.....

« SI » EST UN POISON

Et la recette pour se faire obéir, transmise de génération en génération depuis des millénaires, a fait ses preuves. Avec des menaces, on finit, le plus souvent, par obtenir d'un enfant qu'il range sa chambre, qu'il ne mette plus ses doigts dans son nez et qu'il aille se coucher. Avec des menaces, on parvient, tant bien que mal, à le dompter et même à le « bien élever », dit-on. Mais à quel prix ?

Évidemment, nous n'avons pas tous entendu, dans notre petite enfance, des ultimatums aussi terribles que ceux lancés à Tomislav et, d'ailleurs, la plupart du temps, quand bien même nous en avons pris, les uns et les autres, pour notre grade, nous nous en sommes sortis. Nous avons pleuré, certes, beaucoup pleuré et souvent même, pour ceux d'entre nous pour qui même pleurer était interdit, nous avons ravalé nos larmes ; mais c'est vrai, nous nous en sommes sortis. Et pas trop mal, tout compte fait. La preuve, diront d'aucuns, nous sommes là et « ça » ne nous a pas tués ! Et ainsi nous sommes nombreux à penser que, somme toute, ces menaces ont été plutôt utiles, qu'il le fallait bien si l'on voulait obtenir quelque chose de nous et qu'en un mot comme en mille, c'était « pour notre bien » !

Sauf que...

- « notre bien » prétendu n'est-il pas uniquement la récitation bien apprise de ce qu'on nous a dit et répété au point de nous en persuader absolument ?
- « notre bien » prétendu n'est-il pas, alors que nous sommes devenus adultes, la cause de certains de nos emportements et autres attitudes déraisonnables ?
- « notre bien » prétendu n'est-il pas souvent à l'origine de nos maux physiques, de nos maladies et autres troubles qu'on qualifie de psychosomatiques ?
- « notre bien » prétendu ne génère-t-il pas, même si ce n'est pas le seul facteur, les plus grands maux de nos sociétés ?

Car « fesser un enfant, écrit l'anthropologue Ashley Montagu, est semer la graine de la guerre⁵ », tout comme, ajouterions-nous, l'humilier, le dévaloriser et, certainement, le menacer de perdre l'amour. Qu'y a-t-il de plus indiqué, effectivement, que cette détestable menace pour poser, ici et là, des bombes à retardement qui exploseront un jour ou l'autre à la face d'un partenaire, d'une famille, d'un pays ou même du monde entier ?

Sans doute ne sommes-nous pas tous devenus des assassins, des terroristes ou des tyrans sanguinaires, ni ne le deviendrons-nous jamais, mais n'aurions-nous pas pu nous passer de cette agressivité plus ou moins vive qui s'est installée en nous et que nous avons ensuite dirigée contre ce qui y a prêté le flanc ?

Pourtant, objecterez-vous peut-être, la menace brandie par nos parents de nous retirer leur affection n'était que poudre aux yeux, car il est évident que jamais ils ne l'auraient mise à exécution. C'est vrai. Dans la plupart des cas, ce n'étaient que des mots. Il est rarissime que le père Noël ne soit finalement pas passé. Heureusement ! Et quelle mère, même si elle en avait menacé sa progéniture, pouvait vraiment aller jusqu'à ne plus aimer l'enfant qu'elle avait porté parce qu'il mettait ses doigts dans son nez ou parce qu'il refusait de ranger sa chambre ? C'est insensé, bien sûr. Nous sommes d'accord. Il y avait bien peu de risques, en fin de compte, pour que nous perdions l'amour de nos parents, même s'ils nous assuraient haut et fort que cela nous pendait au nez.

Mais le fait est, pourtant, que même lorsqu'ils n'en croyaient pas, eux-mêmes, un traître mot, nous, enfants, nous y avons cru. Comment, en effet, lorsqu'on est petit, ne pas se dire : « Et si c'était vrai que papa partira si je ne suis pas sage ? », « Et si c'était vrai que maman ira m'échanger contre un autre plus sage que moi ? », « Et si c'était vrai que des méchants viendront m'enlever ? ». Comment ne pas sangloter la nuit dans son lit quand cette redoutable menace prend des formes monstrueuses ? Comment y demeurer imperméable alors que d'autres figures d'autorité corroborent cette idée ?

QUAND L'ÉCOLE S'EN MÊLE

Ce qui est stupéfiant, lorsqu'on prend du recul pour regarder en face la réalité de ce qu'on nous a inculqué et donc la puissance du poison distillé, c'est que tout le monde, ou presque, était complice de nos parents et, en particulier, nos instituteurs, professeurs, curés, rabbins ou imams.

.....

Au cours d'un groupe de thérapie, Paul, soixante ans, partage ceci :

J'étais toujours le premier de la classe. J'avais intérêt parce que si jamais je revenais à la maison avec un 9 sur 10, et pas un 10, j'étais sûr de prendre une raclée !

Le pire – je m'en souviens comme si c'était hier –, c'était le sort réservé à ceux qui avaient les plus mauvaises notes. Les pauvres ! On épinglait sur leur tablier leur devoir portant en rouge leur note honteuse, on leur faisait coiffer un bonnet d'âne sur lequel il était écrit « cancre » et on les faisait aller de classe en classe pour qu'ils soient la risée de tous ! De quoi vous décourager définitivement de ne pas bien travailler. Pour moi, c'était impensable de me retrouver un jour dans cette situation et c'est une raison de plus pour laquelle je connaissais mes leçons sur le bout des doigts.

.....

Certes, les choses ont évolué depuis. Toutefois, il semble bien, malgré les efforts accomplis depuis le milieu du siècle dernier, que, dans le fond, l'école s'attache encore à confirmer, dans l'esprit des enfants, la croyance suivant laquelle on n'est pas aimé pour ce qu'on est, mais pour ce qu'on fait.

QUAND LA RELIGION VIENT COURONNER LE TOUT

On peut toujours nous expliquer que Dieu nous aime et même qu'il est amour, que s'il lui arrive de nous punir, c'est parce qu'il « châtie celui qu'il aime » (Proverbes 3 : 12) et parce que c'est « pour notre bien » (Hébreux 12 : 10), qu'il a promis que « rien ne peut nous séparer de son amour » (Romains 8 : 38-39), que

« l'amour parfait bannit la crainte » (1 Jean 4 : 18), il n'en demeure pas moins que ce que la plupart des gens ont retenu de ce que leur disaient les ministres de leur culte, c'est qu'ils risquent de perdre l'amour de Dieu s'ils n'obéissent pas à ses commandements, s'ils ne respectent pas ses interdits, s'ils ne se conforment pas à ses préceptes.

Voici ce qu'on peut en lire :

- Dans l'Ancien Testament :

« C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, montrons notre reconnaissance en rendant à Dieu un culte qui lui soit agréable, avec piété et avec crainte, car notre Dieu est aussi un feu dévorant. » (Hébreux 12 : 28-29)

« Car le Seigneur [...] frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. Supportez le châtiment : c'est comme des fils que Dieu vous traite ; car quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? » (Hébreux 12 : 6-7)

- Dans le Nouveau Testament :

« Je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui [...] a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre. » (Luc 12 : 5)

- Dans le Coran :

« Si vous aimez vraiment Allah... Allah vous aimera [...]. Obéissez à Allah [...]. Et si vous tournez le dos... alors Allah n'aime pas les infidèles ! » (Sourate 3 : 31-32)

Après donc avoir expérimenté que nos parents ont tout mis en œuvre pour que nous nous conformions à leurs attentes, nous sommes allés jusqu'à imaginer l'inimaginable. Nous avons, en effet, inventé que Dieu, pareillement, attendait de nous que nous obéissions à ses prétendus commandements. Nous avons eu l'audace de concevoir qu'il attendait de nous qu'ici nous nous couvrions la tête, que là, au contraire, nous ôtions notre couvre-chef,

qu'ici encore, nous nous voillions, que là nous retirions nos chaussures, que là encore nous nous abstenions de manger et de boire, qu'ailleurs nous nous courbions, qu'ailleurs encore nous nous privions de coquillages et de crustacés, en sorte que nous avons conçu un Dieu exactement à l'image de nos parents et plus particulièrement à l'image de notre père qui nous commandait de lui obéir et de ne pas contester ses décisions.

Pourtant, de la même façon que, dans le fond, et quoi qu'ils en disent, nos parents nous aimaient non point « si » mais « même si », Dieu, s'il y a, ne peut que nous aimer *sans condition*. Et s'il nous aime ainsi, c'est-à-dire d'un amour véritable, d'un amour qui ne peut jamais être retiré, alors il est sûr qu'il ou Il (selon que vous y croyiez ou non) ne nous demande rien et ne peut rien nous demander sans se nier lui-même.

LE POISON DANS L'ÂME

Ayant appris à conjuguer inlassablement nos relations avec des « si », nous en avons fait notre façon d'aimer. Nous aimons « si », nous n'aimons pas « si ».

Et c'est sur ce modèle que nous avons construit nos rapports avec autrui, sur ces fondations peu fiables que nous avons bâti nos relations amoureuses.

Il ne faut guère s'étonner dès lors qu'elles ne durent pas ou qu'elles donnent lieu à de douloureux déchirements, quand ce n'est pas à de véritables drames. « Nous ne sommes jamais tant démunis contre la souffrance, constatait Sigmund Freud, que lorsque nous aimons. »

Ce qu'ils ont dit sur l'amour et la douleur

Aimer est un mauvais sort, comme ceux qu'il y a dans les contes, contre quoi on ne peut rien jusqu'à ce que l'enchantement ait cessé.

Marcel Proust

EXISTE-T-IL UNE AUTRE FAÇON D'AIMER ?

Sans drame, sans déchirure, sans souffrance ? Sans masque, sans condition, sans ressentiment ? Une autre façon d'aimer qui en vaille, non plus la peine, mais la joie ? Une autre façon d'aimer la vie, d'aimer son partenaire, ses parents, ses enfants, d'aimer l'autre, et aussi de s'aimer soi-même ?

Ayant consacré plus de vingt années à cette recherche aussi vaste que complexe, Jacques Schecroun nous livre ses plus belles découvertes. Puisant à la source de diverses pensées, philosophies et traditions, ce livre profond et lumineux, ponctué d'humour, nous invite à repenser l'amour sous toutes ses formes. Il nous fait entrevoir la possibilité de l'amour comme un nouvel art de vivre. Ce faisant, il nous offre le plus précieux des cadeaux, à s'offrir d'abord à soi, puis à tous ceux qui comptent dans notre vie.



Jacques Schecroun est le président-fondateur du festival international « Une autre façon d'aimer », qui reçoit chaque année, depuis plus de dix ans, les plus éminentes personnalités qui font autorité en cette matière. Il est l'auteur du conte philosophique *La lumineuse histoire du prince qui manquait de tout*, chez Albin Michel, et co-auteur, avec Nicole Aknin, de *Et si la vie voulait le meilleur pour nous ?*, paru aux Presses de la Renaissance.